

JEAN BEAUMONT

Le faux nu



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 061

Le faux nu

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 490 : version 1.0

Le faux nu

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

À Florence, place de la République, il y a trois cafés dont les tables occupent la moitié de la place.

L'un se nomme le Bar Gilli.

On y est très bien sous le grand auvent, pour causer, prendre un verre, et regarder passer la vie.

C'est là que Diane avait rendez-vous avec Ibrahim.

Saita avait câblé qu'il était retenu en Égypte.

Qu'il envoyait à sa place Ibrahim.

La partie importante du message, c'était que Saita avait, disait-il, les preuves formelles que La Belle Sicilienne, un tableau d'une immense valeur, était un faux.

Or, c'était la chose la plus importante.

Au commissariat de police, Diane avait eu une

première entrevue avec un préfet qui ne voulait pas comprendre.

– Mais cela ne nous regarde pas, mademoiselle.

– Peut-être en principe. Mais du point de vue légal ?

– Mais pas plus.

– Ah ! non ? C'est une fraude qui a été perpétrée contre le Palazzo Pitti et le Ministère des Beaux-Arts d'Italie.

Le Palazzo Pitti est le plus grand et le plus important musée d'Art de Florence.

On y trouve des chefs-d'œuvre dont la seule valeur dépasse dix millions de dollars au total.

– Mademoiselle, dit le préfet, je sais qui vous êtes. Votre réputation vous a précédée ici. Toutefois...

– Pardon, interrompt Diane, si vous me connaissez, vous devez aussi savoir que je ne m'occupe pas de choses insignifiantes.

– Peut-être. Mais dans ce cas-ci...

– Si la Belle Sicilienne est un faux, une fraude a été commise.

– D'accord, mais le musée n'a pas porté plainte...

– Puisque je vous dis que je détiens des preuves...

Le préfet leva les bras au ciel.

– Mais si personne ne s'est plaint ? Si moi je n'ai aucun motif officiel d'agir ?

Diane soupira.

– Bon, comme vous voudrez. Mais au moins je suis venue vous avertir.

Le préfet haussa les épaules.

– Mais bien en vain, mademoiselle, bien en vain, je vous assure.

Elle quitta la préfecture de police en colère.

Ces policiers italiens ne changeaient pas.

Partisans du laissez-faire.

Pourquoi entreprendre une enquête puisque nulle plainte n'avait été déposée ?

Diane avait eu beau expliquer au préfet que le musée, dès les preuves en main, enregistrerait sûrement une plainte.

Et qu'à ce moment, l'on forcerait la police à agir.

Et que si, dès aujourd'hui, il prenait connaissance des faits de la cause, le travail en serait d'autant facilité quand le temps viendrait...

Elle eut beau exposer tous ces arguments, ce fut en pure perte.

Pas de plainte, pas d'enquête.

Et pas d'enquête, aucune raison d'agir.

Elle se rendit donc, le même jour, à quatre heures de l'après-midi Place de la République.

Afin d'y rencontrer Ibrahim.

Une lettre de Saita, faisant suite au câblogramme, attendait Diane à l'hôtel Méditerranée, en arrivant à Florence.

Il y expliquait qu'Ibrahim porterait une fleur rouge à la boutonnière.

Il décrivait l'homme : mince et pas très grand,

bien mis, visage sombre, peau foncée, des yeux noirs profonds, sourcils épais, cheveux luisants et collés sur la tête.

Et Diane, de son côté, devait aussi porter une fleur rouge.

Ce qu'elle fit.

À quatre heures tapant, Ibrahim arriva.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, il était exactement tel que l'avait décrit Saita, et il avait la fleur rouge à la boutonnière.

Il vint s'asseoir aussitôt près de Diane.

Lui aussi l'avait identifiée du coup.

– Mademoiselle Roy.

Diane inclina la tête.

– Saita m'a révélé un mot de passe, dit l'Égyptien.

Diane inclina de nouveau la tête.

– Coquelicot, dit-elle.

– Et moi, je dois vous répondre : Armistice anglais.

– Voilà.

Il commanda au garçon qui s'était approché.

Puis il se carra sur sa chaise.

Il avait un visage de fouine.

Un nez trop mince, trop petit.

Des yeux profonds, mais dont le regard était un peu faux.

Diane se demanda, en son for intérieur, où Saita pêchait de pareils émissaires.

Mais comme cette phase de l'affaire concernait exclusivement Saita, elle n'essaya pas de comprendre.

– Vous avez les documents ? dit-elle.

L'homme secoua la tête.

– Aucun document, dit-il.

– Quoi ?

– Rien. Tout est verbal.

– Verbal ?

– Oui. Saita a jugé que ce serait mieux de cette façon.

L'homme regardait Diane d'un air mi-inquiet, mi-railleur.

– Vous comprenez, dit-il, moi, je ne fais que vous relayer les instructions de Saita.

– Évidemment... Et alors, les preuves ?

– Saita dit que si vous avez besoin de preuves écrites, il vous les enverra par le courrier.

– Par le courrier ? Il est fou ?

Ibrahim pencha la tête de côté et sourit mystérieusement.

– Je ne suis pas ici pour discuter de la santé mentale de Saita, dit-il d'une voix douce.

– Non, évidemment, rétorqua Diane, vaguement piquée.

Le regard de l'homme plongeait dans la large échancrure de son corsage.

Avec cette chaleur et l'impudicité qui lui était une seconde nature, Diane n'avait rien mis sous sa robe.

Le spectacle qui s'offrait à la vue de l'Égyptien était sûrement l'un des plus beaux

qu'il n'eût jamais vu.

Et il ne semblait pas s'en lasser.

« Toi, mon bonhomme, songea Diane, voilà un sport que tu ne pratiqueras sûrement pas avec moi ! »

Mais les affaires pressaient.

– Je veux connaître les preuves que m'envoie Saita, dit-elle. Je vous écoute...

II

Diane réintégra son hôtel vers sept heures.

Elle avait écouté attentivement ce que lui avait dit Ibrahim.

Et dans sa chambre, elle prit un carnet et un stylo, et se mit à noter ce qu'elle avait entendu.

Elle se sentait vaguement mal à l'aise.

Étaient-ce les paroles d'Ibrahim, le ton de sa voix ?

Ou alors autre chose...

Elle nota, compara, biffa ici, biffa là, réduisit en une théorie succincte tout ce qui lui avait été dit.

Et, brusquement, alors que neuf heures allaient sonner, elle se leva et prit une résolution.

Un coup de téléphone confirma que Giuseppina, la maîtresse de Saita, était chez elle à

ce moment-là.

Un taxi l'y amena à destination en quelques instants.

C'était dans les quartiers neufs de Florence.

Sur une colline surplombant la ville, l'on a érigé des appartements de grand luxe.

Extraordinairement modernes.

Giuseppina habitait un « penthouse », sur le toit – dixième étage— d'une de ces maisons.

C'était, dans son genre, une femme aussi belle que Diane.

Diane, la rousse, n'enlevait rien à Giuseppina, la brune au teint chaud.

Le corps de Diane, pourtant magnifique, était égalé à tout point de vue par celui de Giuseppina.

Saita était bel homme, même s'il avait les bras coupés...

Et aussi, disons-le, Saita était riche.

Ses aventures au Moyen-Orient, dont on pourrait écrire un livre, n'étaient pas accomplies par souci d'argent.

Oisif, il cherchait en ces audaces un remède à l'ennui qui le gagnait vite, dès qu'il habitait à Florence trop longtemps.

Et c'est ainsi d'ailleurs que Diane l'avait rencontré, au Caire, quatre ans auparavant.

Alors que, pour la première fois, il lui parla de ce doute qu'il avait au sujet du nu magnifique qui orne la sixième galerie est du Palazzo Pitto. Cette Belle Sicilienne de Moratti, un tableau facilement évalué à un million de dollars.

Devant la maîtresse de Saita, Diane arriva tout de suite au sujet.

– Je suis Diane Roy.

Là aussi son nom était connu.

Une grande curiosité amicale se fit voir sur le visage de Giuseppina.

– Ah ! oui, Saita m'a souvent parlé de vous. Bienvenue dans ma maison, mademoiselle.

– Merci... Et dites-moi, vous avez eu des nouvelles de Saita ces jours derniers ?

– Euh... non...

Pourquoi la fille avait-elle ainsi hésité ?

Elle avait pourtant la réputation d'être d'une absolue loyauté envers Saita.

– Vous êtes certaine ?

– Que voulez-vous dire ?

– Ma question est logique...

– Je veux dire par : ces jours derniers ?

– Les derniers cinq jours, par exemple ?

– Non.

La voix était ferme, la réponse nette.

– Rien ?

– Non.

– Et... auparavant ? À quand remonte la dernière communication ?

– À deux semaines environ.

– Une lettre ?

– Oui.

– Il y disait quelque chose de spécial ?

– En quel sens ?

– Il n’a pas parlé de l’affaire qu’il poursuit en ce moment ?

– Non.

– C’est sûr ?

La fille baissa la tête.

– Je suis bien sûre que non.

– Vous le dites d’un air étrange.

– Vos questions m’intimident peut-être.

– Pourquoi seraient-elles intimidantes ?

Une rougeur aux joues de Giuseppina...

Pourtant loin de cette innocence des rougeurs aux joues.

– Qu’est-ce qu’elles ont, demanda Diane, les lettres de Saita ?

Une pause.

– Les lettres que Saita m’écrit... Et d’un âge qui s’en passait bien.

– Ce sont des lettres d’amour...

– Ah !

– Rien que ça, jamais rien autre.

– Donc, ses affaires... ?

La fille secoua la tête de gauche à droite.

– Il ne m'en parle jamais.

– Et vous dites que la dernière lettre date de deux semaines... ?

– Oui.

– Elle partait du Caire ?

– Par avion, oui.

– Et depuis ce temps, aucune nouvelle ?

– Rien.

– Pas de télégramme ou de téléphone ?

– Rien.

Diane repartit bredouille.

Sauf une chose.

En sortant, sur une petite table près de la porte, il y avait un télégramme. On ne le voyait qu'en partie. Il était sous des lettres. Les lettres n'étaient pas encore ouvertes. Elles portaient des timbres d'Égypte.

Et l'enveloppe du télégramme était de papier

bleu pâle, comme elles le sont en Égypte...

Il y avait donc deux conclusions à tirer.

Ou Giuseppina disait vrai et les lettres étaient de quelqu'un d'autre.

Ainsi que le télégramme.

Ou alors elle mentait.

Mais pourquoi mentait-elle ?

Lorsque Diane sortit de l'ascenseur, dans le hall, la porte de l'ascenseur suivant se refermait, portant quelqu'un d'autre en haut.

Diane eut le temps de reconnaître, comme un éclair, Ibrahim, tête basse au fond du véhicule...

Montait-il chez Giuseppina ?

Chargé d'un message de Saita ?

Mais alors pourquoi venait-il à minuit ?

Et sûrement sans téléphoner d'avance, car il était probable que Giuseppina ne l'eût pas reçu en la présence de Diane...

Quoique, si la fille était sincère, pourquoi pas ?

Mais à songer aux lettres à timbres d'Égypte, l'on pouvait bien se demander si elle était sincère.

III

Diane héla un taxi qui passait et se fit conduire de nouveau au centre de Florence.

Au bar Torricelli, sans terrasse extérieure, celui-là, mais dont la mezzanine intérieure était un endroit calme pour réfléchir.

C'était aussi l'un des rares endroits encore ouverts à Florence.

Sergio, le premier des garçons, était encore en service.

– Cosa desidera, signorina ?

– Ce que je veux, Sergio ? répondit Diane, je veux un café, un capuccino, comme vous les faites si bien ici. Et je veux savoir une chose...

Sergio, c'est l'encyclopédie vivante, à Florence.

Il sait tout, connaît tout le monde...

– Que voulez-vous savoir ? dit-il.

– Sergio, si tu avais un tableau bien précieux, valant des milliers et des milliers de dollars....

– Un tableau connu ?

– Voilà justement le point. Oui, un tableau connu...

– Continuez, Signorina.

– Et que tu voudrais le sortir du Pitti et le vendre, comment t’y prendrais-tu ?

– Ici, à Florence, à Milan, à Rome ou à Paris ?

– Le plus près et le plus vite possible, disons ici à Florence.

Sergio fit la moue.

– Ce serait plus difficile qu’à Rome ou Paris, évidemment, mais ce serait possible.

– Oui ? Et comment t’y prendrais-tu ?

– Vous avez un de ces tableaux ?

Diane haussa les épaules.

– Ça importe, Sergio ?

– Peut-être.

– Disons que j’en ai un, alors.

Sergio réfléchit un moment. Puis il eut un geste de la main, un geste bien connu de tous ceux qui ont connu Sergio, chez Torricelli.

– Je vais chercher votre café et je reviens, dit-il. Diane comprit qu’il voulait un moment pour réfléchir. La moindre qualité de Sergio, c’est la prudence. La moindre et la plus importante. À vrai dire il n’a peut-être que celle-là.

En plus de l’intelligence.

Mais l’intelligence est une faculté, ce n’est pas une qualité.

Quand il revint, il paraissait résolu.

– Je vais vous dire un nom, fit-il d’une voix de conspirateur, en se penchant au-dessus de Diane.

(Elle soupçonna bien que le décolleté plongeant de sa robe y était pour quelque chose...)

– Dites, je vous écoute, Sergio.

– Le comte Spira.

– C’est tout ?

– Oui.

– Il demeure à Florence ?

– Oui.

– Et qu'est-ce qu'il fait ? Il achète des tableaux volés ?

Le visage de Sergio se contracta en un tic douloureux.

– Comme vous dites les choses brutalement...

– Je les appelle par leur nom.

– Le Comte Spira est un homme plein de compréhension...

– C'est plus élégant ?

– Mais oui.

– Et que fait-il ?

– Dio... il vous aide ! Il vous renseigne ! Il sait comment vous soulager de votre fardeau...

– Ah ! bon !

– C'est ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Il connaît des amateurs assez passionnés

pour acheter même un tableau célèbre qu'ils savent volés...

– Mais ils ne peuvent prendre ce tableau, le laisser voir !

– Non. Mais peu leur importe. Ils le pendent à quelque endroit secret et jouisse de sa vue privément, par plaisir d'une absolue pureté...

– Et le Comte Spira ?

– Sait fort bien où dénicher de telles gens...

– Je vois et où puis-je le trouver ?

– Il est dans l'annuaire du téléphone.

– Et vous ne connaissez personne qui pourrait me présenter à lui ?

– S'il fallait que les gens attendent des présentations, il est certain que Spira ne serait pas aussi prospère qu'il l'est...

– Vous voulez dire que je puis me rendre le voir comme ça, de but en blanc ?

– Oui.

– Et il me recevra ?

– Évidemment.

– Et il m'écouterà ?

– Sans aucun doute...

Diane n'y comprenait rien...

– Il risque gros, de cette façon ?

Sergio sourit.

– Le comte Spira est un homme très intelligent, très habile. Ni vous, ni moi, ni personne n'ont encore pu et ne pourront le prendre en défaut...

– Je le verrai.

Diane sirota lentement son café.

La situation ne se compliquait pas.

Elle était déjà un imbroglio.

Même si les événements se déroulaient en apparence selon une logique quelconque, il y avait trop de ficelles, trop de petits mystères qui s'y mêlaient.

C'était à croire que le sort s'en mêlait.

Diane retourna à son hôtel.

Bien songeuse, car elle ne voulait pas avancer plus avant, sans vérifier certains points.

Elle dormit mal.

En plein sommeil, durant la nuit, elle fut éveillée par un bruit.

C'était à peine perceptible... un déclic.

Mais elle se trouva assise dans son lit, écoutant.

Sans le moindre son, elle tourna le bouton de sa lampe de chevet.

La poignée de sa porte de chambre tournait.

Oh ! lentement, doucement.

Évidemment, elle avait verrouillé la veille.

Diane se leva, toujours sur la pointe des pieds.

Elle ouvrit le tiroir de la table et prit silencieusement son revolver.

Puis elle s'en fut près de la porte.

Mais sa longue robe de nuit accrocha au passage un de ses souliers.

Talon très haut, léger, et d'équilibre instable

sur le parquet.

Le soulier bascula, tomba sur les dalles avec un bruit sec.

Immédiatement, la poignée de la porte revint à sa place.

Diane fonça, déverrouilla en un geste, ouvrit.

Mais il était déjà trop tard.

Le corridor faisait un angle tout près de la porte, puis un autre ensuite et se perdait.

L'indiscret était disparu.

C'eut été folie que de courir après.

Diane avait un pli soucieux en travers du front quand elle referma sa porte.

Cette fois, avant de se coucher, elle appuya une chaise contre la poignée.

Elle empêchait l'huis de tourner.

Puis elle vérifia la fenêtre.

Mais elle était au cinquième étage, sans balcon, et le mur était lisse comme un miroir.

Il n'était pas né l'acrobate qui pourrait passer

par là.

Elle se rendormit donc mais son sommeil n'était que d'un œil.

Elle rêva que des hommes sombres la poursuivaient dans d'interminables ruelles, un labyrinthe impossible.

Et qu'elle se sauvait d'eux, chaussée d'espadrilles, ne criant point, ne marquant aucune peur.

C'était affreux à cause du silence.

La ville du rêve était comme déserte.

Les hommes noirs couraient sans bruit. Tout se faisait dans le silence le plus complet.

Au matin, Diane s'éveilla brisée.

Et ce fut seulement après avoir pris une sévère douche glacée qu'elle se sentit redevenir quelqu'un.

L'épisode de la nuit s'ajoutant au reste, maintenant elle ne douta plus.

Ses soupçons de la veille se confirmaient.

Quelque chose n'allait certainement pas.

Il lui fallait communiquer sans retard avec Saita.

Elle descendit dans le hall de l'hôtel et y expédia un télégramme urgent au Caire.

À Saita.

Afin qu'il la renseigne.

Elle avait besoin d'en connaître plus long sur Ibrahim.

Et aussi, peut-être plus encore, sur le rôle que jouait Giuseppina dans tout ceci.

IV

La réponse qui arriva quelques heures plus tard ne fit que jeter plus de confusion encore.

C'était concis et trop précis.

« ALVATORE SAITA INCONNU À CETTE ADRESSE. »

Or, c'était l'adresse où toujours Diane avait communiqué avec Saita.

Qu'on réponde que Saita était absent, introuvable, ou quoi encore, c'était à prévoir.

Mais inconnu à l'adresse en question ?

Inconnu quand depuis cinq ans Diane communiquait avec lui régulièrement, soit à Florence, soit à cette adresse du Caire ?

C'était pour le moins bizarre.

Donc, quelque chose était arrivé à Saita, et quelqu'un, au Caire, était assez peu au courant de ses relations avec Diane pour risquer une réponse

aussi illogique.

C'était assez pour que Diane partit en guerre.

Mais que faire ?

Elle télégraphia au chef de police du Caire, lui indiquant l'absence suspecte de Saita et l'étrange réponse reçue. Elle demandait une enquête immédiate et un rapport.

Puis elle se rendit de nouveau à la préfecture de police de Florence. Cette fois, elle croyait en avoir assez pour convaincre le préfet d'agir.

Mais c'était une vaine pensée, un espoir sitôt déçu.

Pas plus que la première fois, ne voulut-il agir.

Il restait une chose et Diane résolut de se servir de son dernier atout.

Elle alla au bureau des Étrangers en Séjour, à la préfecture encore.

Un officier sévère l'accueillit.

– Mademoiselle ?

Diane s'identifia, mais cette fois comme agent de l'Interpol, sachant que cela impressionnerait le

policier.

– À votre service, dit-il servilement. Que puis-je faire ?

– Vérifier un passeport.

– Bon. Donnez-moi les détails.

Diane décrivit l'adresse présente d'Ibrahim, à Florence.

– Je veux surtout, conclut-elle, que vous tentiez d'établir hors de tout doute que ce passeport n'est pas un faux.

– Certainement.

– Il peut être un faux de deux manières. Ou c'est un vrai passeport égyptien qui a été modifié pour accommoder son présent porteur ou alors c'est un faux-passeport du tout au tout.

– Nous allons vérifier, mademoiselle.

– Merci.

– Il n'y a pas de quoi.

– Et prenez le temps voulu pour être bien sûr.

– Certainement.

– Je veux que votre rapport soit catégorique.

– Nous y verrons.

Quand elle sortit de là, elle n'était pas plus avancée.

Sauf que le tuyau donné par Sergio, au sujet du comte Spira, pouvait bien apporter un semblant de lumière...

Le problème se posait ainsi, selon Diane : Saita avait assemblé la preuve documentaire que la Belle Sicilienne, la toile de Moratti, était un faux. Il avait aussi prouvé, selon ce que disait Ibrahim, le vol de la toile authentique trois ans auparavant, toile remplacée sur les murs du musée Pitti par le faux qui y pendait présentement.

C'était cette preuve qui était le nœud de l'affaire.

La preuve verbale ne signifiait rien. Il fallait que les documents fussent produits.

Mais Diane ne les avait pas.

Ibrahim racontait une histoire assez bizarre à leur sujet.

Partant de ça, l'on pouvait déduire que quelqu'un ne voulait point mettre la preuve documentaire entre les mains de Diane.

Mais la tournure des événements aggravait les choses.

Ainsi, Giuseppina mentait en disant qu'elle était sans nouvelles de Saita.

Il se pouvait que ce fut vrai mais elle avait certes des nouvelles d'Égypte, à juger par le courrier étalé sur la table près de la porte.

Ibrahim aussi ne revenait pas à Diane.

Était-il vraiment l'Ibrahim Ibn Ali que Saita lui envoyait ?

Mais il y avait aussi une autre possibilité.

Pourquoi Saita ne serait-il pas venu lui-même ?

Pourquoi déléguer cet Ibrahim à la place ?

Et la poignée de la porte de la chambre qui tournait, la nuit dernière ?

Que cherchait-on à faire ?

S'agissait-il d'un complot pour attirer Diane

dans un piège et la tuer ? C'était entièrement possible.

Mais alors, Saita ?

Diane prit le chemin du palais qu'habitait le comte Spira, sur la grande avenue Machiaveli, qui part du centre de Florence et se rend jusqu'à l'immense place Michel-Ange.

À la grille du palais, elle dut attendre, car son coup de sonnette ne semblait avoir attiré personne.

Finalement, un vieux domestique sortit et vint ouvrir.

– Le comte Spira est ici ? demanda Diane.

Muet, le geste brusque, le visage hargneux, le vieux domestique ouvrit la grille et laissa entrer Diane.

– Suivez-moi.

Il la conduisit jusqu'à l'entrée principale et de là dans un hall magnifique où il la fit asseoir.

Diane attendit quelques minutes.

Puis une porte s'ouvrit.

Un homme de haute taille, aux cheveux blancs, d'une élégance extrême de maintien et de vêtements, lui fit signe.

– Mademoiselle...

Diane obéit et suivit l'homme dans un bureau richement meublé.

Comme l'on n'en voit vraiment qu'au cinéma.

Le parquet de tuiles italiennes admirablement disposées, les tentures de prix pendant aux fenêtres, les meubles de style, les rayons chargés de livres et montant jusqu'au plafond très haut, l'éclairage de la pièce savamment équilibré, tout concourait à faire de l'endroit un bureau comme l'on en voit à peu près jamais dans la vie courante.

Attrapant au vol le regard extasié de Diane, le comte Spira murmura :

– Dans une pièce voisine, mademoiselle, il y a mon musée personnel de toiles rares...

Diane, reprenant vite ses esprits, demanda d'une voix brusque :

– Vraies ou fausses ?

Le comte réprima un sursaut.

La réplique de Diane l'avait pris par surprise.

Il se redressa encore les épaules, la toisa...

– Mademoiselle ?

– Bas les masques, fit Diane, je suis venue parler d'affaire.

Le comte ne perdit pas son sang-froid.

Il indiqua un siège, prit place lui-même dans un fauteuil en face.

– Je vous écoute, dit-il simplement. Diane avait préparé cette visite.

– Je suis une Américaine, dit-elle. Je me nomme Dorothy Robinson...

(Ainsi les initiales concordait avec son sac à main, son porte-cigarettes et son briquet.)

Le comte inclina la tête légèrement.

– Les Américains, dit-il, ont une façon brusque d'agir qui est parfois surprenante...

Diane sourit.

– Ou déplaisante, selon le cas.

Le comte inclina le buste.

– Parfois déplaisante, mais pas dans votre cas.
C’était élégant. Et fort bien dit.

Diane se rendit compte qu’elle avait affaire à un joueur de première classe.

– J’ai des projets, dit-elle.

– Ah !

– Et moi, quand j’ai des projets ou des goûts ou des ambitions...

Le comte Spira sourit.

– Vous aimez vous les accorder ?

– Oui.

– Je vous écoute.

– J’ai eu du mal à savoir où m’adresser, mais l’on m’a fait une suggestion hier... et me voici...

– L’on vous a suggéré de venir ici ?

– Oui.

– Puis-je savoir qui ?

– Je regrette, il m’a demandé l’incognito.

– Bon, comme vous voudrez...

– J’ai un désir très grand.

– Ah ! Expliquez-le.

– Je me suis rendue visiter le palais Pitti. J’ai vu une peinture.

– Oui... ?

– La Belle Sicilienne, de Moratti.

Le comte ne montra aucune émotion.

Il cligna des yeux seulement une fois, un geste qui pouvait être naturel.

Qui l’aurait été s’il n’avait pas suivi un autre clignement de quelques secondes.

Diane, qui l’observait de près, nota ce mouvement.

Sorte de réaction d’instinct.

Mais ce fut tout.

Aucune autre manifestation.

Elle se demanda si les mains du comte étaient moites...

– Je suis assez intelligente pour savoir, continua-t-elle, que je ne puis acheter cette

peinture du musée. On ne me la vendrait pas.

– C'est juste.

– Mais je la veux. Et je suis prête à payer gros prix...

Le comte eut un sourire indulgent et dit :

– À supposer qu'il fut un jour possible de vous procurer cette œuvre, vous devez songer à deux alternatives : ou vous achetez la toile légitimement, ce qui me paraît impossible pour des centaines d'années à venir, ou alors on vous la vend, mais en fraude, après l'avoir volée... Dans le deuxième cas, qu'en feriez-vous ?

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que même si vous aviez une toile volée, une toile de ce prix, que bien des gens connaissent, que pourriez-vous en faire ?

– Oh ! vous voulez dire au sujet des gens qui la verraient chez moi ?

– Entre autres choses, oui.

– Mais aucun danger. Je lui ferais préparer une niche fermée et j'aurais seule la clé de cette

niche...

Le comte manifesta un intérêt visible.

– Je vois !

– Je ne veux pas de cette peinture pour la montrer à mes amis ! Je la veux pour moi, seulement pour moi.

– Bon, bon...

– Pour mon plaisir à moi, plaisir secret, privé...

– C'est une œuvre très attachante.

– N'est-ce pas ? Alors vous pouvez comprendre que...

– Oh ! pour comprendre, je comprends... Mais pourquoi venir à moi ?

– L'on m'a dit que vous compreniez tellement bien des gens comme moi, qui désirent se payer des caprices impossibles...

– C'est une caractéristique, en somme, très humaine.

– Vous voyez... ?

— Et vous croyez que je puis satisfaire à ce caprice... ?

— Oui.

— Vous savez, n'est-ce pas, que pour y satisfaire, il faudrait que cette toile fût volée, qu'elle...

Mais Diane l'interrompt d'une exclamation et d'un geste brusque.

— Je ne veux rien savoir, rien.

— Mademoiselle...

— Si je reviens ici un jour, que cette toile est là, à ma disposition, je paierai. Je paierai tout ce qu'il faudra, quelle que soit la somme.

— Ce sera considérable.

— Peu importe.

— Quatre, cinq cent mille dollars probablement.

— Peu m'importe, que je vous dis.

— Et au comptant, naturellement, en argent sonnante.

– Puisque je vous dis...

– Oui... oui, j'ai compris, je n'ajoute rien.

– Alors, vous me la promettez ?

– Je ne promets rien. Si je le faisais, ce serait à cause de votre grande beauté, mademoiselle.

Il se leva et vint plonger le regard dans le décolleté de Diane.

– Je ne saurais résister à une femme qui m'implore, dit-il.

– Vous êtes bon.

– Non, je suis humain, vous savez.

– Vous le ferez pour moi ?

– Encore une fois je ne promets rien. Nous venons de causer en badinant. Nous avons émis une supposition. Nous avons supposé que cette toile pourrait être ici demain...

– Demain, déjà ?

– Oui.

– Oh ! que c'est merveilleux.

– Et que, toujours en supposant, il se pourrait

que vous reveniez ici, portant l'argent voulu...

– Et alors j'aurais la toile ?

– Tout juste.

– Oh ! comme c'est merveilleux...

– Mais je ne fais que supposer... Pourquoi ne venez-vous pas demain, à la même heure ?

– Oui, oui.

– Qui sait ce que la nuit aura apporté... Il reconduisit Diane jusqu'à la grille.

Dehors, elle héla un taxi et se fit conduire au bar Gilli, Place de la République.

Ibrahim devait l'y attendre là.

Et, voyageant vers son but, Diane commença à déduire des indices de la scène qui venait de se passer,

La disparition de Saita ne l'étonnait plus.

Elle venait de constater que les hommes en cause dans les transactions du genre valaient qu'on se débarrassât d'un homme, au besoin.

Et elle venait aussi de comprendre pourquoi

L'on avait machiné le complot présent.

La Belle Sicilienne avait été volée au musée, mais pour des raisons qu'elle ne pouvait deviner, on ne l'avait pas encore vendue.

Diane, sous le nom de Dorothy Robinson, était tombée du ciel.

L'on continuerait le jeu, et demain, au rendez-vous, la vraie toile serait là, prête à rapporter à ses voleurs une somme fabuleuse.

Car c'était du profit presque clair que le cinq cent mille dollars demandés pour la toile.

Diane se frottait presque les mains de joie.

En une heure, elle avait découvert les raisons du complot et les raisons de la disparition de Saita.

Elle ne doutait plus, maintenant, de la culpabilité d'Ibrahim.

Cet homme faisait partie de la bande du comte.

Et il semblait possible que la maîtresse de Saita aussi, la belle Giuseppina, fut impliquée

dans l'affaire.

Son regard candide et franc cachait de la ruse !

Plus de ruse encore que l'on pouvait supposer.

Une ruse doublée d'un danger mortel !

Et Ibrahim... ?

Plus important encore : Dans tout ceci, qu'était-il advenu de Salvatore Saita, « inconnu à cette adresse » ?

V

Elle se rendit au bar Gilli et n'y trouva pas Ibrahim.

Elle attendit une heure et il ne vint pas.

Elle entra à l'intérieur du bar, et dans la cabine à cet effet téléphona à Giuseppina...

Pas de réponse.

Les choses allaient peut-être s'arranger à la faveur de Diane.

Restait le dernier stage, puisque demain elle allait pouvoir confondre les coupables.

Elle retourna à la préfecture.

Cette fois, le préfet marqua de la mauvaise humeur évidente.

– Mademoiselle, il est inutile de venir ici plaider votre cause. Je vous ai dit ce que j'en pensais.

– Une minute, fit Diane.

Mais il retournait à ses papiers en secouant la tête.

Il refusait de l'entendre.

D'une voix catégorique, forte, qui n'admettait pas de réplique, Diane déclara :

– Vous allez m'écouter, j'ai du nouveau !

Le préfet releva la tête à demi.

– Si vous ne m'écoutez pas, continua Diane, je vais me rendre à la salle de rédaction du journal *La Nazione*.

– Pardon ?

– Pourquoi pas ? Et je vais dire aux journalistes que vous avez refusé de m'entendre.

– Et alors ?

– Quand je leur aurai révélé ce que je tente de vous dire aujourd'hui, demain matin *la Nazione* porte des manchettes grosses comme ça...

– Mademoiselle...

– Et qui aurait l'air idiot ? Vous !

Et Diane continua, le plus calmement du monde :

– Je ne donnerais même pas cher de votre situation de préfet.

Or, les conditions de vie sont assez difficiles en Italie pour que le préfet ait à songer deux fois à ce que disait Diane.

Il pâlit, la regarda sous le nez.

– Surtout, ajouta Diane, que je représente l'Interpol et que vous refusez de coopérer !...

– Mais, mademoiselle, se lamenta le préfet, comment voulez-vous que je parte en chasse contre des fantômes ?

– Des fantômes ?

– Oui, cet Ibrahim, ce Saita, cette histoire de fausse toile ! Où voyez-vous quelque chose de tangible là-dedans ?

– J'en voyais dès le début. N'importe quel journaliste en verra aussi...

– Vous m'acculez au mur !

– Oui ? Et vous ? Vous me faites risquer ma

vie à travailler seule ?

– Que puis-je donc faire ? Je n'ai aucune plainte déposée par le musée...

– Vous et vos plaintes ! Vous et votre fonctionnarisme ! Vous auriez dû téléphoner au conservateur du musée dès ma première visite ici. Vous auriez dû lui demander de vérifier séance tenante l'authenticité de la toile !

– Et si votre histoire n'avait pas été vraie ?

– Votre téléphone n'aurait montré que de la prudence, rien autre chose. Une prudence admirable.

– Vous êtes décourageante !

– Mais non... J'ai quelque chose de tangible maintenant et je vous invite une dernière fois à coopérer pleinement avec moi.

– Je vous écoute, dit-il, résigné.

– Voici. Si je vous disais que demain, j'ai rendez-vous chez le comte Spira...

– Qui ?

– Le comte Spira.

– Vous n’allez pas l’impliquer dans l’affaire !
C’est l’homme le plus honorable de la ville.

– Vous croyez ?

– J’en mettrais ma main au feu.

– Je suis prête à vous faire déchanter.

– Je ne le croirai pas.

– Attention, monsieur le préfet ! Prenez
garde !

– Le comte Spira ! Mais c’est ridicule !

– Oui ?

– Absolument.

– Écoutez bien ce que je dois faire chez le
comte Spira demain. J’apporterai la somme de
cinq cent mille dollars américains...

– Hein ?

– Rassurez-vous, je n’aurai pas la somme sur
moi... J’apporterai donc soi-disant cette somme.
En retour de laquelle le comte Spira me remettra
l’original de la Belle Sicilienne, toile authentique
de Moratti, volée au musée Pitti ces années
dernières...

- Vous n’êtes pas sérieuse !
- Ah ! oui, je le suis !
- Demain ?
- Oui.
- Où ça ?
- Chez lui.
- Dans son palais ?
- Oui.
- Le comte Spira ?
- Oui.
- Commandeur de grands ordres, pilier de notre communauté religieuse et l’un des hommes les plus respectés de Florence ?
- Oui.
- C’est incroyable !
- Pas tellement. J’ai mis à peine dix minutes à me faire donner son nom comme revendeur de toiles volées...
- C’est inouï !
- C’est si peu inouï que je me suis rendue chez

lui, prenant un nom américain, et jouant à la jeune millionnaire « fofolle ». En quelques instants l'affaire était réglée.

– Il va vous vendre la Belle Sicilienne ?

– Oui.

– Pour un demi-million de dollars ?

– C'est le prix qu'il a fixé, et pour mieux incarner mon rôle encore, je n'ai pas marchandé.

– La Belle Sicilienne !...

– Formidable, hein ?

– Alors ce que vous me racontiez... ?

– Vous avez maintenant la preuve que je disais la vérité.

– Et que voulez-vous que je fasse maintenant ?

– Je voudrais que vous soyez là, demain, quand j'irai compléter ma transaction avec Spira.

– Chez lui ?

– À proximité, en tout cas. Il y aura de la casse.

– De la casse ?

- Je soupçonne notre ami le comte Spira d’être un individu sans grands scrupules...
- Je commence à le croire moi aussi.
- Je veux savoir ce qui est advenu de mon ami, Saita. Et je veux régler le cas d’Ibrahim et de la belle Giuseppina...
- Les gens dont vous me parliez l’autre jour ?
- Oui.
- Vous croyez qu’ils sont dans le complot ?
- Oui.
- Et Saita... Il me semble le connaître...
- C’est un Florentin. Il a les bras coupés...
- Ah ! oui... Il est riche !
- Très riche, dit-elle.
- Oui, oui, je me souviens de lui, en effet...
- Il a disparu. Et je crois que l’ami Ibrahim et la belle Giuseppina en savent long sur cette disparition.
- Toujours en rapport avec la fausse toile ?
- Oui. Et l’on cherche à me faire disparaître

moi aussi.

– Vous ?

– Oui.

En quelques mots elle lui raconta l'épisode de la nuit précédente, alors qu'on avait tenté de forcer sa porte.

Le préfet était bouleversé...

– Tout ceci... tout ceci...

– Tout ceci ne serait peut-être pas arrivé si vous aviez consenti à m'écouter dès la première fois que je suis venue ici...

– Mais j'entends tellement de récits fantastiques...

– Celui-là, était hélas, trop près de la vérité.

– Je vois maintenant.

– Il n'est pas trop tard, monsieur le préfet.

– Je coopère avec vous. Dites-moi ce qu'il faut faire...

– J'ai besoin de votre aide complète.

– Elle vous est assurée.

– D’abord, surveillance de l’hôtel jusqu’à demain.

– Ah !

– J’ai bien envie d’être au rendez-vous demain. Et je crois que l’on tentera le coup final ce soir.

– Vous croyez ?

– J’en suis sûre.

– Pas le comte Spira, puisqu’il va vous vendre la toile demain, dit le policier.

– Non, pas lui. Mais Ibrahim et Giuseppina...

– Il se peut qu’ils ne communiquent pas ensemble d’ici demain. Si c’est ainsi, tout ira bien. S’ils communiquent...

– Spira vous décrira à Ibrahim... et...

– Et tout le pot-aux-roses sera découvert. Mais je dois jouer mes cartes telles qu’elles se présentent...

– Oui, évidemment.

– Je croyais qu’Ibrahim me rencontrerait aujourd’hui. Mon intention était de les faire

disparaître.

– Les tuer ?

Diane éclata de rire.

– Préfet, vous êtes macabre ! Non. Je les aurais tout simplement mis en lieu sûr.

– Ah ! oui ?

– C'était simple. Je n'avais qu'à proférer une accusation quelconque contre eux. Cela vous forçait à les emprisonner jusqu'à demain. Et demain, j'aurais fait mer et monde pour que l'enquête soit retardée à l'après-midi. Et ainsi, j'aurais eu champ libre avec Spira.

– C'était bien imaginé.

– Il n'est pas encore trop tard pour le faire.

– Non ?

– Préparez-moi un formulaire de plainte. Je dépose que ces deux personnes se sont livrées sur moi à des voies de fait.

– Tiens, c'est habile.

– Et je compte sur vous. Qu'ils soient arrêtés dans les heures qui s'en viennent, pour que nous

ne les ayons pas dans les jambes demain après-midi.

– D'accord...

– J'ai donné un tuyau au service des Étrangers en Séjour, aussi.

– Ah ! oui ? Quand ça ?

– Ce matin. Je leur ai demandé de bien vérifier le passeport de l'ami Ibrahim...

– Peut-être l'ont-ils fait ? Je téléphone.

Il signala un poste téléphonique de la préfecture.

Il raccrochait au bout de cinq minutes...

– Vous êtes chanceuse, vous savez.

– Ah ! oui ?

– Ibrahim possédait un faux passeport. On l'a emprisonné jusqu'à demain.

– Formidable.

– Et la Giuseppina, venue pour tenter de le libérer, s'est mise en colère contre un agent.

– Tiens...

– Et elle l’a giflé. Elle a donc été emprisonnée jusqu’à demain...

– Demain, dans l’après-midi ?

– Comptez sur moi, mademoiselle, j’y verrai.

– Alors tout va donc très bien ?

– Oui. Ils ont été arrêtés pendant que vous rendiez visite au comte Spira.

– Donc ils n’ont pas communiqué avec lui ?

– Non. Je m’occupe de causer avec le conservateur du musée, mademoiselle Roy. Et de votre côté, cachez-vous jusqu’à demain, ne prenez aucun risque. Vos gens sont à l’ombre, mais qui sait s’ils n’ont pas d’autres complices ?

Diane réfléchissait.

– Je crois que je vais procéder à ma façon, dit-elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vais aller dans un autre hôtel que le Méditerranéo. Cela brouillera la piste. Vous me recommandez un endroit ?

– Le Savoy. On y est très bien.

– Bon. Je vais là.

– Et je communique avec vous demain ?

– Oui. J’attends votre appel dans la matinée.

Nous prendrons les dernières dispositions au sujet du compte Spira.

– Très bien...

Diane quitta la préfecture, se fit conduire à son hôtel, monta à sa chambre, et tout en laissant en place ses bagages, elle ne prit que les objets nécessaires à passer la nuit ailleurs.

Puis elle sortit, n’annulant pas sa location.

Ainsi, on la croirait sortie, tout simplement.

Et si quelqu’un se mettait en tête de l’attendre, il perdrait le plus clair de sa nuit à ce jeu.

Pendant ce temps, au Savoy, Diane dormirait paisiblement.

C’était bien pensé.

Mais cela ne prévoyait pas les intangibles...

VI

Diane rentra tôt dans sa chambre.

À minuit pourtant, la poignée de sa porte tournait.

Une mince lame d'acier, introduite silencieusement sous le pêne déplaçait la serrure, ouvrait la porte.

Sans que le moindre bruit se soit fait entendre, une ombre entraît.

Un mortel danger menaçait Diane.

Et pourtant elle dormait profondément.

Sa respiration profonde ne s'était pas interrompue un seul instant.

L'ombre traversa la chambre.

La lueur de la lune qui entraît par la fenêtre montra la silhouette.

Un homme trapu, bâti comme une brute, les

mains ballantes, qui s'avavançait tout doucement.

Il s'arrêta à deux pas du lit et leva lentement le bras.

On voyait luire sinistrement la lame d'un poignard.

Avec la vitesse de l'éclair, la lumière se fit dans la chambre, et la voix de Diane, provenant de la porte de la salle de bain, commanda brusquement à l'ombre :

– À terre, l'arme !

Ce fut tellement rapide qu'il eut fallu une caméra de cinéma à haute vitesse pour en capter le mouvement.

L'homme trapu, entendant la voix de Diane, se précipita vers la porte de la chambre et disparut dans le couloir.

Diane ne tenta pas de courir après lui.

Elle déplaça plutôt le traversin qu'elle avait placé sous les couvertures en entendant pour la première fois le déclic des instruments contre sa porte.

Car même si elle avait feint d'avoir grand sommeil en mangeant dans la salle commune de l'hôtel, quelques heures auparavant, tout ceci n'avait été qu'une feinte.

Un doute dans son esprit avait besoin de s'éclaircir.

Et elle avait habilement tendu le piège.

L'on était venu s'y prendre de la façon la plus naïve du monde.

Elle n'avait pas besoin de courir après son assaillant.

Il n'était qu'un meurtrier à gages.

Et elle savait maintenant pour qui il travaillait.

De plus, elle était sûre qu'il ne renouvelerait pas sa tentative ce soir-là.

Le ferait-il qu'il serait fort surpris... et sûrement décontenancé.

Sans se presser, elle demanda la communication, en bas, puis demanda un numéro de téléphone, à Rome.

Quand elle eut la communication désirée, elle

parla quelques minutes, expliquant calmement la tournure des événements.

À Rome, l'on promet de faire ce qu'elle demandait.

Le cœur content, Diane raccrocha.

Ce qu'elle allait faire maintenant déjouerait toute nouvelle tentative.

Il lui en avait coûté un pourboire fort généreux, mais il en valait la peine.

Elle avait dans son sac la clé d'une chambre voisine de la sienne, sur l'étage.

C'est là qu'elle allait dormir.

Or, du point de vue de l'hôtel, cette chambre était inoccupée à cause des réparations que l'on faisait à la salle de bain.

C'était la cachette idéale.

Replaçant le traversin sous les couvertures, Diane s'enveloppa dans sa robe de chambre et s'en fut vers la porte.

Elle l'ouvrit avec précaution, observant le corridor.

Celui-ci était désert.

L'assaillant tenterait peut-être de nouveau sa chance, mais pas tout de suite.

Pour l'instant, il soignait la peur bleue qu'il venait d'éprouver,

Diane put donc refermer sa porte et la mettre sous clé, puis se diriger vers l'autre chambre sans être vue.

Là, elle entra, referma la porte soigneusement et s'alla blottir sous les couvertures.

Cette fois, elle dort vraiment.

Mais du sommeil de la jeunesse, lourd et sans rêves.

Elle était en parfaite sécurité.

Sans y manquer, une heure plus tard, l'assaillant tenta de nouveau de tuer Diane.

Mais le couteau qu'il plongea dans un traversin ne faisait aucun mal à Diane.

S'il rapporta, une heure plus tard, à celui qui l'avait soudoyé, qu'il avait poignardé Diane et qu'elle était morte, il mentait, mais sans le savoir.

Cela mit son employeur dans un état de fausse sécurité, qui fut interrompu, le lendemain, par un téléphone du comte Spira.

À trois heures de l'après-midi, le comte téléphona.

– Salaud ! Tu me disais qu'elle était morte.

– Mais oui, Pippo l'a poignardée cette nuit.

– Elle n'est pas morte, elle vient de sonner à la grille. Elle attend dans mon antichambre.

– Tu es fou !

– Je ne suis pas fou ! Elle est là !

– Pippo a juré...

– Pippo a voulu te tromper, c'est tout.

– Ah ! ça, alors... Mais aussi, tu ne te doutais de rien, hier ?

– Elle avait l'air d'une américaine fofolle !

– Te laisser prendre comme ça... Maintenant elle sait tout !

– Tout...

– Mais sûr !

– Je ne dirais pas ça.

– Tout, mon vieux, en ce qui me concerne. Elle sait maintenant qui l’a fait attaquer cette nuit. Et ça lui suffit.

– Eh ! bien, nous voilà pris...

– Non. Attends... Tu vas la recevoir. Continue à jouer le jeu. Tout s’arrangera au bon moment...

– J’espère que tu dis vrai ! Je commence à avoir moins confiance en tes promesses...

– Je te jure...

– Jure moins et agis... C’est bon, je la fais entrer et je joue le jeu... Combien de temps me donnes-tu ?

– Dix minutes !

– Bon.

Le comte raccrocha.

Il sonna son domestique et ce dernier fit entrer Diane.

– Mademoiselle, je suis heureux de vous revoir.

Diane, l'air calme, un sourire aux lèvres, prit place dans le même fauteuil que la veille.

Elle tenait son large et ample sac de cuir sur ses genoux.

Rien dans ses yeux ne dénotait la tension nerveuse qu'elle ressentait.

Le comte, lui, semblait aussi à l'aise qu'à l'habitude.

Et pourtant Diane aurait pu jurer...

Le seul indice qu'il n'était pas comme à l'habitude se lisait dans son regard.

Il semblait sur ses gardes.

Comme un voile cachant l'expression...

Assis derrière son pupitre, les doigts joints, il observait Diane.

Et dans son for intérieur, l'escroc se demandait s'il ne rêvait pas !

Cette belle fille, un membre de l'Interpol ?

Une fille aimant tellement l'aventure qu'elle était prête à y risquer sa vie ?

Comme les apparences sont trompeuses,
parfois !

Diane n'avait pas du tout l'air d'une
aventurière.

Vêtue d'une robe largement échancrée et
d'une collerette de vison, on eut plutôt dit un
modèle pour revues de grande mode.

Il n'y avait, pour trahir, que le pli résolu de la
bouche et son regard très ferme.

– Bas les masques ? dit-elle soudain.

Dite une deuxième fois, la phrase estomaqua
le comte.

Il sursauta.

– Pardon ?

– Je dis que nous avons des affaires à discuter,
il me semble ?

Il fit la moue.

– Vous avez l'argent ?

– Oui. Et le tableau, vous l'avez ?

– Oui.

– Je veux le voir.

– Montrez-moi l'argent, le tableau ensuite.

Mais Diane eut un sourire railleur.

– Monsieur le comte, c'est un jeu d'enfant !

L'argent n'est rien. Il est facile à obtenir.

– Vous croyez ?

– Certainement. Le tableau, lui, est une chose bien différente.

– J'ai le tableau.

– Alors faites-le voir.

Le comte Spira hésita un moment puis il se rendit dans un angle de la pièce où un imposant meuble de bois très solide, faisait coin.

Il l'ouvrit et en sortit une petite toile, de neuf sur douze pouces environ.

Il l'apporta sur son bureau, la tint élevée pour que Diane la vit.

– Voilà, mademoiselle.

Diane s'approcha de plus près, mais malgré ses nombreux talents, elle ne pouvait poser en

experte de la peinture.

Elle se contenta donc d'un examen superficiel.

La toile semblait authentique.

Mais il eut fallu un expert pour en attester.

Elle s'en fut se rasseoir.

– Et maintenant, l'argent, fit le comte.

Il s'était fait un bruit dans le hall attenant au bureau et il avait prêté l'oreille un moment.

Diane eut un sourire sarcastique.

Elle prit son sac de cuir, l'ouvrit, et au lieu d'une liasse de billets de banque, ce fut un solide et efficace revolver qu'elle sortit,

Le comte pâlit mais il ne fit que déposer lentement le tableau sur le pupitre.

– Eh, bien, qu'est-ce que ça veut dire ?

– Vous le savez. Tout à l'heure, j'ai dit : Bas les masques, vous vous souvenez ?

– Oui. Et maintenant je comprends. Vous voulez le tableau mais vous ne voulez pas payer !

Le jeu se jouait.

Diane éclata de rire.

– Comte, vous êtes sublime !

– Vous croyez ?

Il tourna la tête vers la porte.

– Allez, préfet, c'est le temps, dit-elle.

La porte s'ouvrit et le préfet entra, flanqué de deux solides gaillards.

Tous trois étaient armés.

Diane ne parut pas surprise.

– Mademoiselle, fit le préfet, jetez votre revolver par terre. Nous allons régler nos comptes.

Diane hésita un moment, puis, haussant les épaules, elle jeta bas son arme.

– Nous allons régler nos comptes, fit-elle.

– Oui.

Le compte s'épongea le front.

– J'ai eu peur, un moment, dit-il. Je croyais que vous n'arriveriez pas. Elle sait fort bien tirer, vous savez...

– Je sais mieux tirer que certain bandit à la solde du préfet sait poignarder... commença-t-elle.

Elle se tourna en souriant vers le préfet et ajouta :

– Votre homme m’a manqué, cette nuit. Mais en même temps, il livrait le secret. Une seule personne à Florence savait que j’étais à cet hôtel, et c’était vous. J’aurais dû me méfier, quand vous refusiez d’agir !

Le préfet inclina la tête d’un air désolé.

– Vous savez, j’aurais maintes fois préféré que nous n’en soyons pas venus à ça, aujourd’hui !

Il avança de quelques pas.

– Maintenant voyons un peu. Je vais vous expliquer exactement ce qui va arriver. Il y a dans cette maison plusieurs tableaux de prix, plusieurs copies aussi qui diffèrent si peu de l’original qu’ils constituent un trésor. Le comte va disparaître. Moi, je disparaîtrai le mois prochain...

– Et moi ?

– Vous allez disparaître aujourd’hui, en même temps que le comte, mais pas de la même façon.

– Je ne comprends pas du tout.

– Mais oui, c’est simple. Voyez-vous, je suis à accomplir mon devoir. Vous êtes venue ici, tentant d’enlever au comte des tableaux précieux à la pointe du revolver. Ayant été prévenu de cet attentat, je suis arrivé ici, et comme vous avez résisté, et que vous mettiez notre vie en danger, je vous ai abattue.

Il eut un sourire large sur sa face ravagée par une ancienne vérole.

– Vous voyez que c’est simple. Je vous abattrai, c’est tout.

Diane fit la moue.

– Vous manquez d’imagination, dit-elle.

– Ah ! oui ? Je trouve au contraire que notre plan est tout simplement formidable...

– Vous croyez cela, mais c’est que vous n’en voyez qu’un côté...

– Permettez ?

– Oui, le vôtre !

– C'est étrange de vous entendre...

– Pas du tout. Il y a aussi mon côté. Je dis que vous manquez d'imagination.

– Et moi, je trouve que c'est bien au contraire.

– Vous oubliez que dès la nuit dernière, je savais QUI avait délégué un assassin pour me tuer.

– Et puis ?

– Et puis, j'ai pris mes précautions.

– Tiens, tiens.

Le préfet éclata de rire.

– Je suppose, dit-il, que vous avez averti la police ? Mais la police, c'est moi.

– À Florence, oui... Mais il y a une autre police...

Soudain le préfet réalisa la tournure des événements.

– Que dis-tu ? cracha-t-il.

– J'ai parlé de l'Interpol, s'exclama Diane.

Et aussitôt, les lèvres pincées, elle lança un

sifflement strident.

De toutes les fenêtres, de toutes les portes, jaillit un flot de policiers.

En quelques secondes, une vingtaine d'hommes s'étaient emparés du Préfet, du comte Spira, et occupaient le palais.

– Voilà, dit Diane. Voilà les policiers que vous avez oubliés.

Le préfet, pâle comme la mort, restait bouche bée.

Le comte, sa rage bouillant en lui, marmonnait des jurons incompréhensibles.

– J'ai téléphoné à l'Interpol, cette nuit, fit Diane. D'abord parce que j'étais à ce moment-là certaine que le petit commerce de monsieur le comte Spira se pratiquait à l'échelle internationale.

Elle pointa le doigt vers le préfet.

– Et ensuite, cher ami, parce que vous, de votre côté, avez commis une sorte de crime international en faisant disparaître Saita !...

– Ce n'est pas moi ! s'écria le préfet. C'est lui, Spira, qui s'est occupé de la chose.

Deux autres policiers de l'Interpol arrivèrent.

Ils menaient par des menottes le noir Ibrahim et la belle Giuseppina.

Tous deux bien penauds.

– Où les avez-vous dénichés ? demanda Diane.

– Bien tranquilles à l'appartement de la belle.

– Et qu'est-ce qu'ils faisaient là ?

– Tout ce que je puis vous dire, répliqua l'un des policiers en riant, c'est que nous les avons fait habiller pour venir ici...

Diane inclina la tête.

– J'ai pensé que quelque chose du genre se produisait.

Elle se tourna vers le préfet.

– Et vous prétendiez les avoir mis au cachot... Je suppose que vous avez empêché le Bureau des Étrangers en Séjour de sévir... Ah ! vous êtes une belle charogne, mon cher ! Et j'ai l'impression

que l'enquête de l'Interpol va en découvrir de belles sur vous deux.

Le comte s'interposa.

– Je tiens à préciser ceci, fit-il. Au sujet de votre ami Saita. Je ne sais pas du tout de quoi vous voulez parler. Saita est absolument en sûreté au Caire...

– Ah ! oui ?

Il eut un sonore éclat de rire dans le hall, et Saita apparut marchant à grands pas.

– Diane, s'écria-t-il, me voici !

Malgré ses bras coupés, il était d'une élégance raffinée.

– J'arrive, déclara-t-il. Et j'apporte les documents...

Il tenait sous un moignon une étroite serviette de cuir qui semblait bourrée de papiers !

– Voici toute la preuve contre le comte, le préfet, la Giuseppina et celui-ci, qui se fait passer pour Ibrahim !

Il remit les papiers à Diane.

Celle-ci les remit au capitaine en charge de l'escouade de l'Interpol.

– Vous trouverez, lui dit-elle, tout ce dont vous avez besoin là-dedans.

– Merci.

– Et n'y allez pas de main morte. Vous avez affaire à des criminels dangereux.

– Pas d'inquiétude, rétorqua Saita, ils ont la preuve là-dedans de quatre meurtres commis par le quatuor présent, monsieur le comte Spira en tête.

Malgré le concert de protestations et de cris de rage des inculpés, la police les entraîna vers les autos-patrouilles stationnées au dehors.

– Du travail bien fait, dit Saita. Maintenant, ma jolie Diane, je crois qu'il serait l'heure d'un bon coquetel.

VII

Ce fut au bar du Savoy, une réplique fidèle de nos bars de type américain que Diane et Saita purent discuter de l'aventure à leur aise.

Assis dans un coin paisible, un verre devant eux, bercés par une musique éthérée flottant au-dessus d'eux, ils refirent connaissance.

– Il y a si longtemps que je ne t'ai pas vue, disait Saita, et tu es plus jolie que jamais.

– Je tiens à me conserver telle pour les amis que j'aime, dit Diane en riant. Ça te plaît ?

– Tu parles, que ça me plaît !

– Maintenant, raconte ?

– Tu sais déjà le principal. Avec la complicité du préfet de police, le comte Spira, aidé de Giuseppina, et de deux ou trois autres associés dont mes documents font mention, avaient imaginé un racket très profitable. Le vol d'une

toile de prix, remplacée au mur du musée par un faux, mais fort bien imité. Et la vente de l'original à un amateur prêt à le garder au secret, même en payant gros prix pour ce faire.

– Et ça marchait ?

– Mes documents prouvent que douze toiles sont disparues des musées. Dans la plupart des cas, les musées ne l'apprendront qu'avec l'enquête.

– Formidable !

– Jusqu'ici, la bande a disposé de onze toiles, pour des prix variant de cent mille dollars à trois quart de million. Un total approximatif de quatre millions de dollars...

– C'est une somme...

– La grande fortune. Et très peu de risques. Il a fallu que je m'aperçoive, moi, un jour, en visitant le musée Pitti, que la Belle Sicilienne pendue au mur était probablement un faux pour que je commence mon enquête. J'ai vite appris que c'était par l'Égypte que les toiles passaient en grande partie pour se rendre, en voies détournées,

jusqu'en Amérique... Voilà pourquoi je me suis rendu là. Et voilà aussi comment j'ai pu constituer la documentation.

– Mais, dis-moi, je suis très surprise de te voir. Le télégramme que j'ai envoyé...

– J'avais un grave problème. En Égypte, il y a beaucoup de corruption. Or, je savais qu'Ibrahim avait été tué et que le faux Ibrahim était à Florence.

– Tu ne pouvais m'avertir ?

– Les services de télégraphes, de téléphone et de postes m'étaient suspects.

– Tant que ça ?

– Oui. J'ai reçu ton télégramme et j'ai longtemps cherché par quel moyen je pourrais t'avertir du danger. Comme je te sais très intelligente, j'ai subitement songé à quelque chose qui n'éveillerait pas les soupçons. J'ai soudoyé ma concierge pour qu'elle te réponde, « destinataire inconnu ». Je savais que ça te mettrait la puce à l'oreille.

– Exactement ce qui est arrivé. Le reste fut

facile. Le préfet a vendu la mèche en refusant systématiquement de m'entendre. Ce n'était pas naturel, chez un Italien... Le reste... eh ! bien, tu le connais maintenant... Je regrette surtout pour Giuseppina...

– Oh ! celle-là, j'avais mes doutes depuis longtemps. C'est elle d'ailleurs qui s'occupait de moi là-bas...

– Que veux-tu dire ?

– C'est elle qui avait soudoyé des gens pour me surveiller, pour m'empêcher d'enquêter.

– J'ai vu des lettres timbrées d'Égypte sur une table...

– Elles n'étaient pas de moi, je t'assure...

– Et maintenant, Saita, tu es revenu à Florence pour de bon ?

– Pas du tout. Je repars demain.

– Ah ! c'est dommage !

– Mais non. Nous repartons ensemble.

– Ensemble ?

– Oui... Un travail à accomplir là-bas. Quelque

chose d'ultra-spécial.

– Une aventure ?

– De grande classe...

– À Paris ?

– Oui. Si tu veux, trouvons un titre. Ça s'appellerait : LA BOMBE AU MERCURE...

– Quel titre bizarre... ?

– Quelle aventure bizarre, Diane !

Cet ouvrage est le 490^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.